



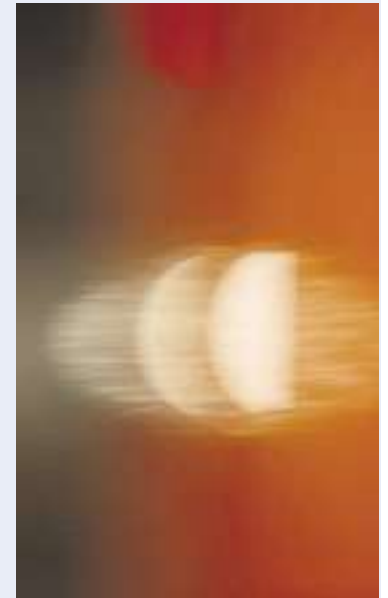
**LES DÉBUTS DU GRAND JACK** Le ciné Utopia, à Luxembourg, présente, du 21 au 30 septembre, dans le cadre des Utopia Classics, le film de Bob Rafelson *Five Easy Pieces*, qui valut à Jack Nicholson la première de ses huit nominations à l'Oscar du meilleur acteur.  
[www.utopolis.lu](http://www.utopolis.lu)

## VOYAGE DANS LE TEMPS



La Luxembourgeoise Bady Minck termine actuellement le tournage de *Mappamundi*, un moyen métrage réalisé en stop-motion. La patience est de rigueur...  
**Lire en page 28**

### Sens brouillés



Le photographe luxembourgeois Christian Aschman expose avec Frédéric Warton Madeira à la galerie ABC de Bruxelles. La couleur et la composition sont au cœur de leur travail et ils se plaisent à brouiller les pistes de lecture.  
**Lire en page 29**

### Le temple du design



Fondée en 1950 par Willi Fehlbaum, l'entreprise Vitra n'est pas une société comme les autres. Spécialisée dans le design, elle est aussi une vitrine de cette discipline et se visite comme un musée à Weil-am-Rhein (Allemagne), près de Bâle. Ses bâtiments détruits par les flammes en 1981 ont depuis été reconstruits par de grands noms de l'architecture.  
**Lire en page 32**

## Terres rouges : le meilleur pour la fin

**MUSIQUE** Les Terres rouges ont pu compter, dimanche soir, sur Gabriella Cilmi et The Rasmus pour sortir de sa torpeur cette fin de festival.

De notre journaliste  
Salomé Jeko

Tout vient à point à qui sait attendre. Dimanche, le festival Terres rouges promettait de mettre le feu au Galgenberg. Si le mercure a grimpé haut dans le thermomètre, sur scène, les premières étincelles se sont quant à elles fait attendre.

Curieusement d'ailleurs, c'est une fois le soleil couché que l'ambiance s'est doucement réchauffée. Aux alentours de 19 h 30, Stanfour monte sur scène et déjà les airs pop-rock du groupe allemand résonnent sur les hauteurs de la ville. Pour autant, la musique ne semble pas trouver écho auprès des spectateurs. Bière à la main, les pieds battent le tempo, le regard balaie la scène,

mais le cœur n'y est pas. Rendez-vous manqué? Difficile en tout cas d'enflammer des spectateurs dispersés.

Ne restait donc plus qu'à abattre la carte de la séduction pour attiser le public. Et quoi de mieux pour cela que de convier la charmante Gabriella Cilmi sur scène? Crinière noire, minijupe... mais gros manteau sur le dos, la belle reprend les morceaux de son second album, *Ten*, essayant tant bien que mal de réveiller les festivaliers. Effets de voix, énergie à revendre, la chanteuse se donne à fond, au point d'être vite en sueur et de devoir déboutonner son manteau, abordant ainsi une tenue plus ou moins chaude, selon le point de vue. Coïncidence? Au même moment, en tout cas, les premières no-

tes de son tube *Sweet About Me* résonnent et... victoire! Ça s'embrase enfin côté public: les fans se rapprochent de la scène, la foule tape des mains et se laisse emporter par la musique jusqu'à reprendre en chœur l'envoûtant refrain de la piquante Italienne.

C'est dans ce vent de chaleur et sous d'ardents applaudissements que The Rasmus débarque sur scène. Les tubes s'enchaînent, *Livin' in a World Without You*, *In the Shadows*... Rien à dire: le groupe finlandais n'en finit plus d'allumer le public avec le best of de leurs sept albums.

Ouf, l'honneur est sauf et la promesse tenue: le festival Terres rouges aura finalement su enflammer son public. Mieux vaut tard que jamais.



Tête d'affiche du festival : The Rasmus, plein d'énergie.

Photo : dani reuter



# La poésie à trois images par seconde

**CINÉMA** Hier se déroulait à Ettelbruck un étrange tournage en stop-motion. Ambiance...

Dans un garage d'Ettelbruck transformé en studio de tournage, une équipe de fondus du septième art s'affaire jusqu'à demain pour capturer les ultimes images de *Mappamundi*, le dernier moyen métrage de la Luxembourgeoise Bady Minck, réalisé en stop-motion. Une technique qui demande une patience infinie : le tournage a débuté en 2008! Mais le résultat devrait en valoir la peine...

De notre journaliste  
Romain Van Dyck

Le silence règne sur le plateau. Portant un costume de «cartographe cosmique», son imposante coiffure mi-organique mi-bionique reliée à sa table de commande, la Luxembourgeoise Roxanne Oberlé attend sagement la prochaine scène.

La réalisatrice, Bady Minck, donne enfin le feu vert et le tournage débute, comme n'importe quel autre tournage... à ceci près que la caméra est remplacée par un appareil photo.

Installé sur un rail, l'appareil se déclenche par saccades régulières, l'obturateur égrainant ses «clics» comme une horloge un peu folle.

Et l'actrice de s'affairer sur ses touches de commande factices, exécutant chacun de ses gestes avec une lenteur surprenante...

Deux minutes après, le travelling est terminé et le producteur Alexander Dumreicher-Ivanceanu révèle enfin les secrets de ce tournage inhabituel : «Cette séquence a été tournée en stop-motion, c'est-à-dire image par image à l'aide d'un appareil photo. À la différence d'une caméra qui filme au rythme de 24 images par seconde, l'appareil en capture trois par seconde, ce qui oblige les acteurs à travailler huit fois plus lentement afin de conserver une certaine fluidité de mouvement.»

La jeune actrice Roxanne Oberlé est d'ailleurs à ce point concentrée qu'elle continue de se mouvoir avec lenteur en sortant de sa table de commande futuriste...

Quelques instants suffisent pour découvrir sur ordinateur la scène fraîchement filmée, et le résultat est prometteur. Les 400 clichés pris par l'appareil ont été mis bout à bout pour former une séquence d'animation de 16 secondes, où chaque geste, chaque battement de cil prend une dimension hypnotique.

Là se trouve l'intérêt du stop-motion, explique le producteur : «Bien sûr, cela peut paraître surprenant d'utiliser le stop-motion plutôt qu'une simple caméra, puisqu'il ne s'agit pas, comme souvent, de



Installées face à un fond vert qui permettra l'incrustation d'images de synthèse, l'actrice Roxanne Oberlé et la réalisatrice Bady Minck font le point...

personnages en pâte à modeler mais d'êtres humains. Mais cette technique offre une qualité de mouvement, un rendu inégalable. C'est cette poésie que recherche Bady Minck.»

## ► Une science souvent inexacte

Bien que pressée par le timing, la réalisatrice prend plaisir à présenter le moyen métrage *Mappamundi*, un projet de longue haleine, puisqu'il a débuté il y a près de quatre ans.

Tout a commencé par une passion : «Je m'intéresse depuis longtemps à la cartographie. Mais j'ai vite remarqué que les cartes sont extrêmement subjectives, car ceux qui les font sont souvent tentés de modifier certains critères, comme l'échelle, pour satisfaire à certains impératifs, et ceci même

encore aujourd'hui! À partir de là, j'ai fait des recherches pendant près de deux ans pour essayer de voir comment *Homo sapiens* percevait le monde à travers l'histoire, depuis sa naissance jusqu'à aujourd'hui.»

Ses recherches l'ont menée très loin : elle présente ainsi un objet utilisé dans le film, la reproduction de ce qui est considéré comme la plus ancienne carte réalisée par *Homo sapiens* : un morceau d'os de mammoth sur lequel est gravé - hypothétiquement - un territoire, et qui remonte à 15 000 avant Jésus-Christ.

*Mappamundi* est donc un surprenant film hybride, entre documentaire et science-fiction. Les personnages de ce moyen métrage d'une vingtaine de minutes effectuent un voyage dans le temps qui débute il y a 700 millions d'années pour s'achever 250 millions d'années dans le

futur. De leur vaisseau spatial, les «cartographes cosmiques» assistent à la dérive des continents et l'apparition d'*Homo sapiens* plus de 70 000 ans avant notre ère, avant d'observer ce qui attend nos lointains successeurs : la disparition de la mer Méditerranée, le rapprochement de l'Australie et du continent asiatique...

## ► Sale temps pour les migrants

Un fil rouge allégorique tend ce voyage, explique la réalisatrice : la propension de l'homme à voyager, à migrer pour survivre ou refaire sa vie sous des cieux plus cléments, bien que nos contemporains tendent de plus en plus à entraver cette «activité naturelle...»

Débuté à l'automne 2008, le tournage est sur le point de s'achever : «Tout devrait être dans la boîte

d'ici mercredi (NDLR : demain)», se réjouit Alexander Dumreicher-Ivanceanu. Avec Bady Minck, il dirige la société luxembourgeoise Minotaurus Film qui produit ce film avec les sociétés autrichiennes Amour Fou et Oikodrom.

Restera ensuite - et ce n'est pas une mince affaire, promet le producteur - à assembler toutes les pièces du puzzle, mais aussi à créer la bande-son et à ajouter du texte, l'appareil photo ne pouvant évidemment capturer ces éléments sonores...

Bref, un véritable travail de fourmi qui justifie la durée de tournage exceptionnellement longue pour un moyen métrage, et qui devrait aboutir à la sortie du film courant 2011.

Et comme l'assurent ses concepteurs, *Mappamundi* a déjà sa place bien réservée parmi les grands festivals du septième art...

[www.minotaurusfilm.lu](http://www.minotaurusfilm.lu)

# Valdés lance les Afro-Cuban Messengers

**MUSIQUE** À 69 ans, Chucho Valdés, le monument vivant du jazz cubain, repart vers de nouvelles aventures.

Le pianiste de jazz cubain Chucho Valdés se lance dans l'aventure d'un nouveau groupe, baptisé The Afro-Cuban Messengers en référence aux Jazz Messengers d'Art Blakey, et avec lequel l'ex-leader du groupe Irakere publie *Chucho's Steps*, son premier disque en formation depuis 2003.

«(Le batteur) Art Blakey a été ma première influence, avec Horace



Chucho Valdés lors du festival du Nouveau Cinéma latino-américain de La Havane, en décembre 2009.

Silver, qui était son pianiste», a confié Chucho Valdés, qui sera aujourd'hui à Paris (festival Jazz à la Villette) l'invité avec quelques-uns de ses musiciens du saxophoniste Archie Shepp pour une rencontre inédite.

«Son groupe était une école qui a révélé beaucoup de talents», poursuit l'initiateur à Cuba d'un jazz contemporain imprégné des rythmes de la santería (rituel yoruba) avec Irakere, fondé en 1972. Si Wayne Shorter ou Keith Jarrett se sont révélés au sein des Jazz Messengers, le groupe Irakere, porte-drapeau du jazz cubain pendant un quart de siècle, a fait éclore le saxophoniste Paquito D'Rivera ou le trompettiste Arturo Sandoval.

«Le jazz afro-cubain a été inventé par Mario Bauza, Dizzy Gillespie et Chano Pozo, souligne Chucho Valdés. Moi, je suis arrivé vingt ans plus tard, j'ai pris des éléments re-

ligieux de la santería qui n'avaient pas encore été utilisés, avec le chékéré, les tambours bata, arara, abaquá...» Telle fut l'identité musicale d'Irakere, qui est aussi celle des Afro-Cuban Messengers.

## ► Complexité et rebondissements

Dans *Chucho's Steps* (référence au *Giants Steps* de John Coltrane), Chucho Valdés aborde avec une belle complexité, dans des compositions à rebondissements, les diverses formes du jazz contemporain (hard bop, free jazz, jazz modal), sur un riche tapis de percussions. Pour cet hommage éclatant, où son style vertigineux, son lyrisme s'expriment pleinement, il a rassemblé quelques nouveaux talents de la scène cubaine du jazz.

«Le principe était de donner les nouvelles bases de la musique afro-

cubaine et, en même temps, de rendre hommage aux grands noms du jazz. Il y a des combinaisons rythmiques très différentes, avec l'héritage de notre culture yoruba», explique Chucho Valdés, qui s'est passionné très tôt pour le jazz. Après avoir fréquenté dans des big bands les scènes des grands hôtels en vogue (Riviera, Capri, Nacional...), il fonde en 1967 l'Orquesta cubana de musica moderna, alors que le mot jazz est tabou à Cuba. Puis ce sera l'aventure Irakere, qui demeure la référence absolue de fusion jazz/percussions afro-cubaines d'origine yoruba.

Depuis la fin des années 90 et la mort du groupe, il privilégiait sa carrière de soliste, l'art du duo (avec son père Bebo Valdés, Herbie Hancock, Michel Legrand ou Michel Camilo) et l'accompagnement de chanteurs (Buika, Charles Aznavour...).

## La chapelle Sixtine souffre

La chapelle Sixtine, célèbre dans le monde entier pour ses fresques de Michel-Ange sur la création du monde et le jugement dernier, souffre de son succès : c'est le cri d'alarme lancé par le directeur des musées du Vatican, Antonio Paolucci. «Il y a une pression due à la présence humaine excessive et nous devons la contrôler de manière attentive et efficace», a-t-il déclaré, soulignant qu'il y a 4,5 millions de visiteurs par an au rythme de 15 000 à 20 000 par jour. Les dangers encourus par le chef-d'œuvre que Michel-Ange a peint entre 1508 et 1512, et qui orne la salle où se déroule le conclave pour l'élection des papes, sont apparus cet été pendant un dépoussiérage. «Les humains respirent, transpirent et la poussière et l'humidité mettent les fresques en danger», relève-t-il. Il n'est pourtant pas question, pour l'heure, de limiter l'entrée de la chapelle au public.